

THEME IV : REFONDER QUOI A PARTIR D'OU ? LE DEFI CULTUREL

Ainsi, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le Congo nouveau, notre chère République que mon gouvernement va créer, sera un pays riche, libre et prospère. Mais pour que nous arrivions sans retard à ce but, vous tous, législateurs et citoyens congolais, je vous demande de m'aider de toutes vos forces. Je vous demande à tous d'oublier les querelles tribales qui nous épuisent et risquent de nous faire mépriser à l'étranger. Je demande à la minorité parlementaire d'aider mon gouvernement par une opposition constructive et de rester strictement dans les voies légales et démocratiques. Je vous demande à tous de ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer la réussite de notre grandiose entreprise. Je vous demande enfin de respecter inconditionnellement la vie et les biens de vos concitoyens et des étrangers établis dans notre pays (Discours de Patrice Emery Lumumba, 30 juin 1960).

QUAND DONC FINIRONT LES INDEPENDANCES ? LE DESENCHANTEMENT POST-COLONIAL A TRAVERS LA LITTERATURE ECRITE AFRICAINE

*Par Onesphore Sematumba
Directeur Information et Plaidoyer
Pole Institute*

Introduction

Le thème du désenchantement, de la désillusion après l'accession des pays africains à l'indépendance politique, est au centre de la littérature africaine des années post-coloniales. En effet, après la littérature « engagée » de dénonciation du fait colonial de l'après-guerre - qui a continué la lutte pour l'affirmation de la « Négritude » des années 30 (Senghor-Césaire-Damas), les écrivains de la période post-coloniale, à l'instar des autres Africains, se réveillent avec une drôle de gueule de bois le lendemain des festivités des Indépendances. Comme le chante un jeune musicien congolais qui a fait une reprise de la fameuse « Indépendance Cha Cha » de Kallé Jeff, « Le 1^{er} juillet ezali mokolo mosusu ¹ ».

J'aurais donc pu, comme le suggère mon sujet, faire une sorte de balade à travers la littérature africaine écrite et constituer une petite anthologie thématique qui couvrirait l'ensemble du continent. J'ai préféré centrer mon propos sur un écrivain majeur de cette littérature, un Ivoirien qui a dépeint dans une langue d'une truculence et d'un humour décapants, la situation des ex-colonies une fois remises aux mains des Pères de la nation, Ahmadou Kourouma.

Mort en 2004, celui-ci a laissé une œuvre aussi riche que variée :

- *Les Soleils des Indépendances, 1970*
- *Monnè, outrages et défis, 1990*
- *En attendant le vote des bêtes sauvages, 1998*
- *Allah n'est pas obligé, 2000*
- *Quand on refuse on dit non, 2004 (posthume)*

¹ « Le 1^{er} juillet, (le lendemain de la date de l'Indépendance), c'est un autre jour »

I. De la colonisation à la post-colonisation : dire la dépendance et l'indépendance

En attendant le vote des bêtes sauvages, constitue une satire du pouvoir tel qu'il s'exerce dans l'Afrique post-coloniale. Contrairement à son précédent roman, *Les Soleils des Indépendances*, qui mettait en scène les victimes directes et collatérales de l'indépendance, incarnées par Fama, le prince Doumbouya réduit à la mendicité avant de succomber, broyé par un pouvoir qui ne le reconnaît pas et dont il ne se reconnaît pas, *En attendant le vote des bêtes sauvages* place le lecteur dans l'antre des nouveaux pouvoirs africains, où les dictateurs et autres pères de la Nation naissent, prospèrent et se renforcent sur fond d'une violence extrême érigée en mode de gestion du pouvoir au quotidien. En lisant cette saga politique, on rencontre et on reconnaît au fur des pages les dictateurs des premières décennies des Indépendances, que leurs pseudos dévoilent plus qu'ils ne les cachent à la curiosité du lecteur. Derrière les traits et les agissements du héros guerrier lutteur Koyaga transparait le Togolais Etienne Gnassingbé Eyadema ; son aîné et conseiller en matière dictatoriale, grand planteur d'ananas, affublé du surnom de Tiékoroni n'est autre que Félix Houphouët-boigny, alors que Mobutu Sese Seko, le Zaïrois, apparaît sous les apparences à peine trompeuses de l'Homme au totem léopard.

Recette pour fabriquer un père de la nation à la sauce de gaulle

Tous ces dictateurs de la période post-coloniale ne sont, en réalité, que des roitelets nés de la volonté de la puissance coloniale de garder la haute main sur des espaces qui doivent lui rester acquis en dépit de la mascarade de l'Indépendance. Et dans ce roman, l'auteur décrit avec force détails l'émergence d'un petit dictateur africain.

1. Après la défaite indochinoise et la guerre d'Algérie, le général De Gaulle et la France décidèrent de décoloniser les possessions françaises de l'Afrique noire. Pour des motifs évidents, il avait paru impossible d'intégrer dans l'ensemble français un sous-continent habité par près de cinquante millions de Nègres sauvages, en majorité primitifs et parfois anthropophages sans risquer de faire coloniser à long ou moyen terme la France par ses colonies. Il n'était pas possible non plus de laisser ces vastes et riches territoires et importants investissements et intérêts français qu'ils renfermaient à la merci de leaders africains démagogues, inexpérimentés, prévaricateurs et inconscients. Le génie politique du général De Gaulle lui permit de trouver une solution satisfaisante à ce problème. De Gaulle parvint à octroyer l'indépendance sans décoloniser. Il y réussit en inventant et en entretenant des présidents de la République qui se faisaient appeler pères de la nation et de l'indépendance de leurs pays, alors qu'ils n'avaient rien fait pour l'indépendance de leur République et n'étaient pas les vrais maîtres, les vrais chefs de leurs peuples. (BS, pp. 81-82)
2. Le nouveau chef de gouvernement choisi par le général avait été forcé de proclamer l'indépendance de la colonie dans l'interdépendance et en toute amitié avec la France. (p.82)
3. De Gaulle dépêchait aussitôt un avion Caravelle cueillir le récent Chef d'Etat (...) La Caravelle débarquait à Nice où, une semaine durant, des maîtres de cérémonie enseignaient au nouveau Président et surtout à la Présidente les indispensables rudiments de règles du savoir-vivre qu'il fallait posséder pour évoluer dans la cour élyséenne du général de Gaulle (p.83)
4. La Caravelle et des Mercedes les rembarquaient et les transportaient jusqu'à Paris, jusqu'au perron de l'Elysée. Au nez et à la face de l'univers médusé, le général de

- Gaule en personne confirmait le plébiscité dans sa nouvelle charge de magistrat suprême en l'interpellant « Excellence monsieur le Président » (p.83)
5. La reine d'Angleterre et le président des USA- guerre froide obligeait- recevaient le nouveau président avec le protocole d'Etat. (p.83)
 6. A New York, le nouveau président lisait devant l'Assemblée générale des Nations Unies un discours préparé par l'ambassadeur de France à l'ONU. Les représentants des deux mondes unanimes- le monde communiste et le monde capitaliste- applaudissaient et votaient l'admission du nouvel Etat à l'ONU. (p.83)
 7. Avec le certificat pour son pays d'une nation libre, indépendante et égale en droits à toutes les nations de l'univers, le Président rentrait dans son pays, réintérait le palais du gouverneur de la colonie et proclamait le parti unique. (p.83)
 8. Des intellectuels de la nouvelle République en quête de charges d'ambassades s'affairaient pour donner une légitimité historique au Président. Ils composaient des hagiographies, écrivaient des poèmes que les enfants des écoles chantaient. Les vedettes, les stars du pays confectionnaient et produisaient des airs sur les mille exploits du Père de la nation et de l'indépendance, le prométhéen, le héros qui arrache des griffes des monstrueux colonisateurs la souveraineté de la terre des aïeux. (p.84)
 9. Et à partir de ce jour commençait le titanesque combat du Père de la nation et de l'indépendance contre le sous-développement. (p.84)
 10. Combat dont chacun connaît aujourd'hui les résultats, c'est-à-dire les tragédies dans lesquelles les ineffables aberrations ont plongé le continent africain. (p.84)

Les trois bêtes qui menacent un chef d'Etat et président d'un parti unique dans l'Afrique indépendante

Tiékoroni, dictateur au totem caïman, le Vieux, l'homme au chapeau mou, président de la République des Ebènes, occupe dans le roman le rôle d'initié- initiateur auprès de qui Koyaga, le jeune apprenti dictateur se ressource. Ces passages résument l'art de gouverner d'un dirigeant qui conçoit sa relation au peuple comme celle entre les divinités et les créatures, des créatures qu'il s'agit de dompter et de charmer plutôt que de convaincre. Selon cette nouvelle Table des Lois, le nouveau Chef d'Etat se gardera des maux suivants :

1. *La fâcheuse inclination en début de carrière à séparer la caisse de l'Etat de sa caisse personnelle* : « Les besoins personnels d'un Chef d'Etat et président d'un parti unique servent toujours son pays et se confondent directement ou indirectement avec les intérêts de sa République et de son peuple. (...) Il n'y a pas d'avenir et d'autorité en Afrique indépendante pour celui qui exerce le pouvoir suprême s'il ne s'affiche comme le plus riche et le plus généreux de son pays » (p.194)
2. *Instituer une distinction entre vérité et mensonge* : « Un président de la République et président fondateur de parti unique (...) dit ou fait propager les paroles qui lui permettent d'atteindre une cause, un objectif. D'ailleurs il est rare (...) qu'un citoyen d'une République africaine indépendante se lève pour dire les blasphèmes que constitue l'inverse de ce que soutient son Chef d'Etat. Les peuples écoutent ce qu'on leur dit, ce qu'on leur commande. Ils n'ont pas le temps de tourner, de soupeser, de comparer les actes d'un président. Quel croyant juge-t-il les volontés des divinités avant d'exécuter leurs paroles ? » (p.197)
3. *Prendre les hommes et les femmes qu'il côtoie comme culturellement ceux-ci se présentent* : « Un Chef d'Etat prend les hommes comme ils existent dans la réalité (...) Il doit connaître -comme le charmeur connaît les parties du corps des serpents- les sentiments et les moyens par lesquels il faut enjôler les humains. » (p.199)

Des portraits édifiants : ces hommes qui nous dirigent !

Ahmadou Kourouma croque avec délectation les portraits de ces nouveaux potentats africains assoiffés, qui n'hésite devant aucune excentricité. Derrière l'Empereur Bossouma, l'homme aux trente mariages annuels, et l'homme au totem léopard, dinosaure kleptomane, se reconnaissent Bokassa et Mobutu, à leur apogée de Rois Nègres :

1. Bossouma, l'homme au totem hyène, appelé aussi le gros vin rouge, l'Empereur du Pays aux deux fleuves (...) Képi de maréchal, sourire de filou, l'homme au poitrail caparaçonné de décorations, l'empereur Bossouma était dans le salon.(...) En saisissant son sexe à pleines mains, l'Empereur se dirigea vers l'urinoir et disparut dans le couloir. (...) Ce ne fut pas pour longtemps. Il réapparut, tirant par la main une des jeunes femmes chargées de l'entretien des w-c. Il la trouvait belle, gentille et demanda sa main à votre hôte (*dictateur au totem caïman*)...L'empereur venait de contracter ainsi en moins de cinq minutes un des trente mariages qu'il célébrait chaque année.
2. L'homme au totem léopard (...) Il était méfiant, prudent (...) Il ne quittait jamais son pays sans tout le trésor du pays et toutes les personnalités de sa République.(...) Dinosaure kleptomane (un des surnoms du dictateur au totem léopard)...

Le modèle colonial : Papa Paul II

Mais la plume iconoclaste de Kourouma ne se limite pas aux seuls petits potentats nègres ; les rois européens en prennent aussi pour leur grade, comme le savoureux portrait de Papa Paul II, ce petit roi qui rêve d'empire alors qu'il est coincé dans un minuscule royaume, et dont le rêve a fini par se réaliser. Les Congolais et les Belges reconnaîtront celui que cache si mal Sa Majesté Paul II.

Paul II était trop grand pour son royaume de trente mille kilomètres carrés, trop ambitieux, compliqué et retors pour huit millions d'Européens petits-bourgeois, chrétiens et pacifiques. (...) Le petit roi, les nuits, après les complies, ne s'agenouillait pas devant la Sainte Vierge mais devant une carte de l'Afrique, ne lisait pas la Bible, mais des livres d'aventures, et rêvait encore d'espace.

II. Face aux défis économiques: la danse ou l'informel ? Les choix du dictateur de la république du Grand Fleuve

Très vite, les dictateurs africains sont confrontés aux difficultés économiques des pays qu'ils ont du mal à véritablement gouverner et font face aux critiques de la presse internationale qui est la seule à ne pas encenser les Guides providentiels à longueur des nuits et des journées. La réponse à ce défi est pour le moins originale : le dictateur croit pouvoir développer le pays par la danse et par le chant avant de se raviser, et d'autoriser l'exploitation anarchique des ressources minières : cet Eldorado inespéré provoque une ruée générale vers les carrières des mines et désarticule complètement la société, en faisant du pays de l'homme au totem léopard une république des casseurs des pierres ! Extraits :

1. Il ne fallait pas croire à ce que l'impérialisme (c'est ainsi qu'il appelait la presse internationale) publiait sur lui, son peuple et son pays. Les difficultés économiques, il y en avait, elles existaient. (...) Avec la danse et les chants, l'impérialisme savait que les citoyens bientôt acquerraient le savoir-faire et la conscience de développer le pays. Toute la République du Grand Fleuve, tout le pays deviendrait riche. Les citoyens avaient échoué dans la gestion et l'industrialisation, non dans la danse, non dans le chant, non dans le show-business. (...) dans la lutte contre les sous-développement et

la famine, le chant, la danse –le chant et la danse à la gloire du chef de l'Etat- sont aussi des instruments de développement.

2. La valeur de la monnaie de la République du Grand Fleuve était inférieure au papier avec lequel elle était fabriquée. Et cela avait un avantage très appréciable. On n'avait pas besoin de coffre pour la garder, cette monnaie. Elle avait cessé de tenter les voleurs. La quantité de billets qu'on pourrait chaparder aurait toujours moins de valeur que les moyens qu'il aurait fallu mobiliser pour les emporter.
3. Un matin l'homme au totem de léopard réfléchit et compte. Il cumule vingt ans de pouvoir et le bilan est négatif, totalement négatif. Le pays n'a ni routes, ni hôpitaux, ni téléphones, ni avions, ni..., ni...
4. L'homme au totem léopard a beau tenir la tête, beau regarder au loin, il n'entrevoit pas poindre une quelconque petite lueur d'espoir. Les membres de sa famille et ses plus proches collaborateurs sont tous des paresseux, des jouisseurs. (...) Les militaires, les policiers sont tous des rançonneurs, des pillards. Ils n'ont pas réussi à assurer l'ordre, la sécurité du pays (...) (252)
5. Il ne reste qu'une voie à exploiter, une chose à essayer : le peuple. L'homme au totem léopard décide de laisser l'exploitation du pays au peuple, à l'informel, de laisser au peuple lui-même sa propre gestion. Et souverainement et en toute conscience il décide la libéralisation totale de l'exploitation minière dans le pays au sous-sol le plus riche du monde.
6. Par dizaines des milliers, les enseignants, les fonctionnaires abandonnent les classes et les bureaux pour aller se faire « casseurs de pierres ». (...) Des classes entières d'écoliers et écolières suivent les instituteurs sur les chantiers. Les malades, les lépreux, les sommeilleux suivent leurs infirmiers et leurs médecins dans les mines. Les producteurs de café, de coton, les pêcheurs par villages entiers désertent les plantations et leurs pirogues pour devenir « casseurs de pierres ».

III. Enfants soldats, enfants de la rue : la vie quotidienne en Afrique indépendante

Dans des pays devenus des jungles, où les enseignants se disputent les trous miniers avec leurs élèves, où les malades cassent la pierre avec les médecins, où le dérèglement est total, le lit est fait pour voir surgir des phénomènes inquiétants, qui hypothèqueront et pour plusieurs années, l'avenir de l'Afrique post-coloniale. Il s'agit du phénomène des **enfants de la rue** largement répandu dans les villes africaines et celui qui des **enfants soldats** a surgi avec les rébellions dont l'objectif annoncé était de débarrasser les républiques africaines de leurs dictateurs mais dont la raison inavouée était d'occuper des sièges du pouvoir pour accéder à la mangeoire. Ces deux phénomènes sont au centre du troisième roman de Kourouma, *Allah n'est pas obligé, Seuil, septembre 2000*. D'emblée Biraima, le héros, se détourne de l'école, cette institution censée préparer les jeunes à leurs responsabilités dans une société moderne mais qui a perdu de son lustre depuis les « soleils des indépendances ». Pour le petit Africain, entre une école « qui ne vaut pas le pet d'une grand-mère » et la kalashnikov, le choix ne fait pas l'ombre d'un doute.

« Mon école n'est pas arrivée très loin ; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère. (C'est comme ça on dit en nègre noir africain indigène quand une chose ne vaut rien. On fit que ça vaut pas le pet d'une vieille grand-mère parce que le pet de la grand-mère foutue et malingre ne fait pas de bruit et ne sent pas très, très mauvais.) L'école ne vaut pas le pet de la grand-mère parce que, même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique

francophone. (République bananière signifie apparemment démocratique, en fait régie par des intérêts privés, la corruption.) » (pp. 9-10)

Mais sur sa lancée, Biraima ne se contente pas de désacraliser une école généralement perçue comme étrangère, il saccage également les coutumes du village auxquels il se voit plus redevable depuis qu'il a été « initié » dans le sang versé lors de ses pérégrinations guerrières à travers l'Afrique.

« Je veux bien m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant. Suis dix ou douze ans (il y a deux ans grand-mère disait huit et maman dix) et je parle beaucoup. Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre... Il ne cause pas comme un oiseau gendarme dans les branches de figuiers. Ça, c'est pour les vieux aux barbes abondantes et blanches, c'est ce que dit le proverbe : le genou ne porte jamais le chapeau quand la tête est sur le cou. C'est ça les coutumes au village. Mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Libéria, que j'ai tué beaucoup de gens avec la kalachnikov (ou kalash) et me suis bien camé avec kanif et les autres drogues dures. (pp.10-11)

IV. Des raisons de tuer les Indépendances

Face à un tableau aussi sinistre, la tentation est grande de tuer les indépendances en vue de revenir à la période coloniale qui, sans avoir été une ère de parfait bonheur, laissait au moins un petit espace d'épanouissement à quiconque avait le don du négoce, comme Fama :

« Car il avait vu la colonisation, connu les commandants français qui étaient beaucoup de choses, beaucoup de peines : travaux forcés, chantiers de coupe de bois, routes, ponts, l'impôt et les impôts (...) Mais l'important pour le Malinké est la liberté du négoce. Et les Français étaient aussi et surtout la liberté du négoce (...) C'est pourquoi, à tremper dans la sauce salée à son goût, Fama aurait choisi la colonisation et cela malgré que les Français l'aient spolié... »

Ainsi, lorsque Fama se retrouve face au pouvoir dans une ultime confrontation- on tente de l'empêcher de passer la frontière pour rejoindre sa région natale pour divers prétextes qu'il trouve fallacieux- sa révolte est à son comble :

« Le prince des Doumbouya chercha autour de lui un caillou, un bâton, un fusil, une bombe pour s'armer, pour tuer Vassoko, ses chefs, les Indépendances, le monde. Heureusement pour chacun de nous, il n'y avait rien à sa portée... »

« Heureusement pour chacun de nous, il n'y avait rien à sa portée... »

Et que la fiction n'a pas réussi à nous débarrasser de notre défi à tous : repenser l'indépendance, un œil vissé sur le spectacle affligeant que Kourouma jette à nos consciences, sans complaisance, avec la liberté de l'écrivain, qui réussit toujours à transmettre une raie de lumière au travers du mur opaque des Indépendances.